Prix : 1 fr. 75

LES

PHILOSOPHES DE VINGT ANS

PROVERBE

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 1er août 1851.

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

LES

ILOSOPHES DE VINGT ANS

PROVERBE EN UN ACTE

PAR

Mme CAROLINE BERTON NÉE SAMSON

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15.
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870

PERSONNAGES

KARL, lieutenant de chevau-légers........................ M. Armand.

MARIANNE, jeune fille.................................. Mlle Luther.

Mme RIMBLOT, sa gouvernante......................... Mlle Mélani

MARGUERITE, petite fille de six ans.................... Félicie.

La scène est à Vienne, en Autriche.

Nota. — Les indications de droite et de gauche sont prises de la salle le personnage inscrit le premier occupe la gauche du spectateur.

LES

'HILOSOPHES DE VINGT ANS

ı théâtre représente une pièce de l'appartement de Karl. — Porte au fond. — Au fond, à gauche, une fenêtre. — A droite, une bibliothèque. — A gauche, au premier plan, un verre d'eau sur un guéridon. — Au deuxième plan, une porte d'intérieur. — A droite, au premier plan, une cheminée sur laquelle se trouvent une pipe, du tabac, etc. — A gauche, près du guéridon, un grand fauteuil. — A droite, près de la cheminée, une chaise, et auprès, un peu au milieu de la chambre, une table sur laquelle il y a un album et un bouquet.

SCÈNE PREMIÈRE

KARL, seul; puis **MARGUERITE**...

KARL, penché à la fenêtre.

Adieu, Fritz!... jusqu'à ce soir, n'est-ce pas?... Tiens... ourant à la table prendre un bouquet qu'il jette par la fenêtre.) et ton bou- ıet que tu oublies, *Pastor fido*...Le voilà un peu aplati, mais sentiment n'y regarde pas de si près!... Adieu!... (Il ferme la ıêtre et descend la scène.) L'égoïste!... il s'en va heureux, et pour- .nt il me laisse seul. (Il vient s'asseoir, en parlant, sur le grand fauteuil gauche.) Non! je n'ai plus de frère, je n'ai plus d'ami! Fritz 'aime plus qu'elle, ne vit plus que pour elle, et dans quelques ıois il va l'épouser... lui! qui avait juré tant de fois de ne mais se marier?... Je lui croyais plus de caractère. (Se levant se promenant en parlant.) Encore, s'il aimait une de ces femmes ɔnt l'Europe s'entretient, et qui brillent dans le monde, soit ır le talent, soit par la beauté; une de ces femmes au-dessus ɜs préjugés sociaux, des idées bourgeoises, à la vie aventu- 'use, hardie, excentrique... je lui pardonnerais de préférer ı tel amour à notre amitié... il y aurait dans une semblable ıssion quelque chose de poétique; mais au lieu de cela, qui me-t-il? une jeune fille aux cheveux blonds, aux joues

roses... Fi! les joues roses et les cheveux blonds!... On ne voit que cela ici. Et puis, une jeune fille... est-ce que cela sait aimer? est-ce que cela a quelque chose à dire?... Non! ce mariage ne se fera pas... j'emploierai tout mon crédit sur l'esprit de Fritz, et je lui donnerai à choisir entre moi, moi, son ami, son frère, et une femme qu'il connaît depuis trois mois!... (Allant à la cheminée prendre sa pipe qu'il bourre.) Quand je pense qu'il va faire trois lieues par un temps pareil, pour passer quelques heures avec un vieillard goutteux et à moitié imbécile, et deux jeunes filles qui, comme les autres, n'ont qu'une idée dans la tête... le mariage!... Il aurait sans doute voulu me faire épouser la sœur; mais je n'ai pas voulu seulement en entendre parler!... Il faut avoir du caractère! (Il allume sa pipe.) Comme cela sied bien à un lieutenant d'être marié!... et à vingt ans, encore! Non, non, mon cher Fritz, vous avez beau être l'aîné, vous ne me ferez pas changer d'avis; c'est moi, au contraire, qui vous amènerai à mes idées. (S'asseyant devant la cheminée et se chauffant les pieds.) J'ai déposé pour aujourd'hui mon odieux uniforme; je puis me figurer que je suis Français. Sont-ils heureux, ces Français! ils peuvent dire et faire tout ce qu'ils veulent!... Ce qui m'étonne, c'est qu'on se marie encore, en France; mais si j'en crois leurs écrits, cela ne durera pas longtemps... Oh!... une société où il n'y aurait ni mari ni femme, serait le paradis sur terre!... C'est étonnant comme tout cela s'arrange bien dans ma tête... quand je fume!... Je suis vraiment surpris que notre empereur n'ait pas encore supprimé le tabac! (On frappe à la porte du fond.) Tiens?... On frappe!... Qui est-ce qui ose me déranger, quand je rêve au bonheur de l'humanité?... Ma foi je n'ouvre pas sans savoir qui c'est... (Élevant la voix.) Qui est-ce qui est là?

MARGUERITE, en dehors.

C'est votre petite Marguerite, qui vient vous embrasser pour le jour de Noël...

KARL.

Ah! Marguerite...

MARGUERITE, continuant.

Et vous demander si Noël ne vous a pas apporté la grande poupée?...

KARL.

C'est la petite fille de ma pauvre voisine... (Se levant et allant

au fond.) Et moi qui oubliais Noël, moi, un Allemand!... (Il ouvre et vient se rasseoir en posant sa pipe sur la cheminée.) Décidément mon frère me fait perdre la tête!

MARGUERITE, entr'ouvrant la porte.

Mon cher ami, est-ce que vous dormiez?

KARL, assis près de la table.

Non, mon enfant, tu peux entrer.

MARGUERITE, entrant et parcourant la chambre des yeux.

Et la grande poupée? est-elle aussi grande que Marguerite? Non, plus grande... a-t-elle des yeux bleus qui tournent et des jambes en peau? (Elle est venue près de Karl qui l'assied sur ses genoux.) Il y a bien longtemps que Marguerite voulait venir; mais maman a dit : Attends un peu, mon cher trésor, parce que Noël n'est pas encore levé. Il est donc bien paresseux, Noël?

KARL.

Oh! s'il n'avait que ce défaut-là encore! mais il en a bien d'autres; il n'a point de mémoire, il a oublié la grande poupée.

MARGUERITE.

Oh! mon cher ami, je ne vous crois pas du tout, du tout; car ma petite mère m'a dit que, quand les petits enfants étaient bien gentils, Noël ne les oubliait jamais.

KARL, à part.

Je ne voudrais pourtant pas lui ôter ses illusions sur Noël... (Haut.) Écoute, Marguerite, Noël est paresseux...

MARGUERITE, le regardant avec incrédulité.

Hein?

KARL, se reprenant.

Non! non... il est enrhumé, il ne peut pas sortir et acheter la grande poupée, mais il m'a chargé de te donner cela, pour toi et pour ta mère. (Il lui présente deux pièces d'or qu'il a prises dans son gilet.)

MARGUERITE, les repoussant et descendant à terre.

Marguerite n'en veut pas; ce n'est pas joli du tout; Marguerite aime mieux sa grande poupée.

KARL, *toujours assis, lui montrant une des pièces.*

Mais avec ça, tu peux acheter une poupée aussi grande que la cathédrale Saint-Étienne. (*Montrant l'autre pièce.*) Et avec l'autre, ta mère peut avoir du feu, du pain, du lait et toutes sortes de choses dont elle a besoin.

MARGUERITE, *se rapprochant de lui.*

C'est bien vrai, ça !

KARL.

Noël me l'a dit, et il ne ment jamais.

MARGUERITE, *prenant les pièces d'or.*

Oh ! quel bonheur ! Si vous voyez Noël, vous le remercierez beaucoup, beaucoup ! Je vais aller tout de suite acheter la grande poupée !... (*Elle fait quelques pas en courant pour sortir, puis revient à Karl.*) Ah !... et puis... nous irons à l'église avec maman, voir l'enfant Jésus, qui est si sage, si sage, qu'il ne se fâche jamais ; et puis je vous rapporterai une belle branche de buis bénit.

Elle lui donne un baiser sur la joue et sort en courant.

SCÈNE II

KARL, *seul, la regardant sortir.*

Ces pauvres enfants ! qu'il faut peu de chose pour les rendre heureux ! (*Se levant.*) Oh !... il n'en est pas de même de nous autres. Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, je donnerais tout au monde pour avoir une aventure, et je n'aurais pas le courage de l'aller chercher. (*En parlant il a gagné la fenêtre.*) Que cette neige qui tombe a l'air ennuyeux ! que le ciel est d'un vilain gris ! Ah ! que ne suis-je né en Espagne ! il me fallait à moi le soleil brillant, le ciel bleu !... voilà ! voilà un pays pour la promenade ! Mais en vérité, je plains les malheureux qui sont obligés de sortir par un temps pareil ! (*On entend rouler une voiture qui s'arrête. Il regarde au travers des vitres.*) Bon ! voilà un voiturin qui s'arrête... une dame en descend ; ce n'est pas pour moi... (*Il revient à la cheminée.*) C'est sans doute pour mon voisin l'étudiant ; c'est, je crois, le plus mauvais sujet de Vienne ! Grand bien lui fasse ! (*Il se met en devoir de rebourrer sa pipe.*)

Moi, j'aime mieux philosopher et fumer... (On frappe au fond.) Allons, on frappe encore!... (Il pose sa pipe sur la cheminée.) C'est sans doute Marguerite qui revient.

Il va ouvrir et se trouve en face de deux dames.

SCÈNE III

KARL, MARIANNE, MADAME RIMBLOT.

MARIANNE, après une révérence, entre.

N'êtes-vous pas monsieur Karl d'Armansberg?

KARL.

Oui, mademoiselle.

MARIANNE, descendant en scène, suivie de madame Rimblot.

Monsieur, je viens vous entretenir d'une affaire importante.

KARL, à part.

Voilà une affaire importante qui a une bien jolie figure! (Haut.) Mesdames, veuillez vous asseoir.

Il avance le grand fauteuil au milieu du théâtre pour Marianne, madame Rimblot prend une chaise auprès de la table, Karl en prend une pour lui, à gauche, près du guéridon.

MADAME RIMBLOT, s'asseyant.

J'en ai besoin... car je suis toute tremblante; faire une pareille démarche à mon âge, quand on a toujours vécu irréprochable!

MARIANNE, assise.

Taisez-vous donc, madame Rimblot.

KARL, se plaçant près de Marianne.

Puis-je savoir, à mon tour, mademoiselle, à qui j'ai l'honneur de parler?...

MARIANNE.

A Marianne Ersfelds, sœur de Nina Ersfelds, que votre frère doit épouser. Depuis longtemps je désirais vous parler, et comme vous vous êtes refusé à venir chez nous, j'ai pris le parti de venir vous trouver ici.

KARL.

C'est fort aimable, mademoiselle, et j'en suis aussi surpris que charmé. (*A part.*) Voilà une drôle de petite personne !

MADAME RIMBLOT.

Croyez bien, monsieur, que si mademoiselle avait écouté mes conseils, elle ne serait jamais venue ici; encore, si l'amour était son excuse!... mais...

MARIANNE.

Taisez-vous, madame Rimblot, ou je ne vous emmènerai plus avec moi. Monsieur, ma présence ici doit vous paraître singulière!... mais j'ai été habituée de tout temps à suivre mes inspirations; d'ailleurs, il s'agit du repos, du bonheur de ma sœur, et il m'a semblé qu'un pareil but pouvait tout excuser.

KARL, *à part.*

Nous y voici; elle a appris que je m'opposais à ce mariage, et elle a entrepris de me persuader. (*Haut.*) Mademoiselle, je devine ce qui vous amène ici; mais, tout en me félicitant d'une visite aussi inespérée, je ne puis vous promettre qu'elle change en rien mes convictions. Ne craignez-vous pas d'ailleurs, en venant ici, de vous exposer à la colère de monsieur votre oncle?

MARIANNE.

Mon oncle? est-ce qu'il oserait se fâcher contre moi! il n'a jamais souffert qu'on me contrariât un seul instant. J'ai renvoyé dix-sept gouvernantes, monsieur, et je renverrais madame Rimblot elle-même, si elle s'avisait d'avoir une volonté; mais il n'y a pas de danger.

MADAME RIMBLOT.

Mademoiselle sait bien que je lui suis toute dévouée! Mademoiselle a tant d'esprit! l'esprit un peu vif...

MARIANNE.

Hein?

MADAME RIMBLOT.

Peut-être...

KARL.

Je suis sûr que mademoiselle en a beaucoup, mais je serais désolé de le lui voir dépenser en pure perte.

MARIANNE.

C'est ce que nous verrons; mais d'abord, une question...

KARL, à part.

Elle a un petit air magistral qui est tout à fait amusant.

MARIANNE.

Vous aimez votre frère?

KARL.

Plus que tout au monde.

MARIANNE.

Vous voulez son bonheur?

KARL.

Il m'est plus cher que le mien.

MARIANNE.

Eh bien! monsieur, c'est ainsi que j'aime ma sœur.

KARL.

Je vous en félicite.

MARIANNE.

Eh bien! monsieur, il dépend de vous qu'elle soit heureuse ou malheureuse.

KARL.

Je vous comprends, mademoiselle, et dans toute autre circonstance je vous aiderais de tout mon pouvoir; mais vous trouverez tout naturel que je préfère le bonheur de mon frère à celui de mademoiselle votre sœur que je n'ai pas l'honneur de connaître.

MARIANNE.

Mais votre frère sera malheureux aussi!

KARL.

C'est ce que je ne crois pas.

MARIANNE.

C'est pourtant évident.

KARL.

Pour vous.

MARIANNE, se levant, impatientée.

Monsieur, je suis vraiment surprise qu'un homme d'esprit soit aussi entêté!

KARL, se levant*.

Je vous avais prévenue, mademoiselle

MADAME RIMBLOT, venant à Karl.

Je vous en supplie, ne contrariez pas mademoiselle, monsieur ; son oncle l'a expressément défendu.

MARIANNE.

Taisez-vous donc, madame Rimblot.

MADAME RIMBLOT.

Mais je ne puis pas vous voir contrarier ainsi.

MARIANNE.

Et si cela me plaît, à moi, qu'on me contrarie? Qu'avez-vous à dire à cela?

MADAME RIMBLOT.

Rien du tout, mademoiselle.

MARIANNE.

Eh bien! alors, taisez-vous; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

MADAME RIMBLOT.

Il est pourtant bien cruel de ne pouvoir parler!...

MARIANNE.

Quand nous nous serons expliqués, vous parlerez tout à votre aise ; en attendant, restez tranquille et tenez-vous convenablement, car vous me faites honte. (A Karl, en se levant.) Monsieur, je vous en prie, donnez donc des images à ma gouvernante, elle adore les images.

En disant ces mots, elle a gagné la table et ouvert l'album qui s'y trouve ; madame Rimblot s'est levée, Marianne lui donne son chapeau, son manchon et son mantelet, que madame Rimblot va porter au fond sur un fauteuil près de la bibliothèque ; Karl, qui s'est levé aussi, a gagné la gauche et les regarde de loin faire leurs dispositions.

KARL, à part.

Allons! les voilà qui s'installent à présent! (Marianne et madame Rimblot reviennent à leurs siéges. — Haut.) Pardon, mademoiselle, comptez-vous rester longtemps ici?

* Karl, madame Rimblot, Marianne.

MARIANNE, s'asseyant.

Jusqu'à ce que je vous aie persuadé.

KARL, riant.

Mais, mademoiselle, c'est de la tyrannie!

MARIANNE.

Monsieur, je vous répéterai ce que je lisais encore hier dans un journal français : « Le but excuse tout. »

KARL, s'asseyant.

Vous lisez les journaux français, mademoiselle?

MARIANNE.

Je suis Française de cœur!

KARL.

C'est comme moi.

MARIANNE.

Comment se fait-il alors, monsieur...

KARL.

C'est ce que j'allais vous dire, mademoiselle, comment se fait-il qu'étant Française de cœur, vous puissiez aimer le mariage?

MARIANNE, avec explosion.

Le mariage, monsieur! mais je le déteste! mais je le considère comme le plus grand de tous les fléaux!

KARL.

Vraiment? mais alors que venez-vous donc me demander?

MARIANNE.

D'employer votre influence sur votre frère pour l'empêcher d'épouser ma sœur.

KARL, rapprochant son siége de celui de Marianne.

Que ne le disiez-vous plus tôt! c'est tout ce que je désire moi-même!

MARIANNE.

Mais alors, vous êtes le plus aimable jeune homme que j'aie jamais vu!... Donnez-moi la main!

MADAME RIMBLOT, se levant et venant entre eux, par derrière.

Est-il possible! vous n'aimez le mariage ni l'un ni l'autre!

Ah! quel bon ménage vous feriez! ça me rappelle mes trois maris!

Elle retourne à sa place, mais reste debout.

KARL, souriant, avec surprise.

Vous avez eu trois maris, madame!

MADAME RIMBLOT.

Oui, monsieur, et s'il s'en présentait un quatrième, je vous assure que je ne le refuserais pas. Ah! ce n'est pas moi, à coup sûr, qui ai donné de pareilles idées à mademoiselle.

MARIANNE, se levant.

Mon oncle ne vous a pas chargée de me donner des idées, il n'est pas si exigeant; lorsque vous êtes arrivée de Paris, vous avez vu bientôt que, toute Viennoise que j'étais, je savais le français mieux que vous, et vous avez eu le bon esprit de prendre mes leçons et de me dispenser des vôtres; aussi, pour vous en récompenser, je vous ai promis de vous donner, à ma majorité, une rente viagère de douze cents francs.

Pendant que Marianne parlait, Karl a reporté son siége, repoussé le grand fauteuil près du guéridon, et madame Rimblot a remis sa chaise près de la table à droite.

MADAME RIMBLOT.

Ah! sans doute... ce n'est pas l'intérêt qui me guide, mais le sentiment! Avec cette pension, je pourrai peut-être faire le bonheur d'un jeune homme infortuné!

KARL, allant à elle, pendant que Marianne gagne la gauche en riant *.

Un quatrième? vous aimez donc bien le mariage, madame?...

MADAME RIMBLOT.

C'est de naissance, monsieur; je n'avais pas plus de quatre ans que j'avais déjà cinq ou six petits maris. Aussi j'épousai, dès l'âge de seize ans, M. Tesky, un hautbois polonais qui, par malheur, en avait soixante-dix-huit Ce qui fit qu'au bout d'un an j'étais veuve.

KARL, souriant.

C'est avoir du malheur!

* Marianne, Karl, madame Rimblot.

MARIANNE, bas à Karl.

Est-ce que ses récits vous amusent?

KARL, bas.

Laissez-la parler, la pauvre femme, ça paraît lui faire tant de plaisir?

MARIANNE, bas.

Vous ne savez pas à quoi vous vous exposez!

Elle va s'asseoir à gauche dans le grand fauteuil.

MADAME RIMBLOT.

Mes malheurs n'étaient pas finis, monsieur! ils ne faisaient que commencer. J'allumai de nouveau le flambeau de l'hymen; mais, hélas! mon second époux, M. Nadier, commissaire-priseur, était poitrinaire au troisième degré. Au bout de deux mois de mariage, j'eus le malheur de le perdre!... Sa mort ne me laissa pourtant pas sans consolation, car il me dit à son dernier moment: « La mort m'effrayait avant mon mariage, » mais, grâce à toi, je meurs sans regrets! »

Elle s'essuie les yeux.

KARL, réprimant un éclat de rire.

Cela fait votre éloge.

MADAME RIMBLOT.*

N'est-ce pas, monsieur? (Marianne se lève et va feuilleter l'album qui est sur la table à droite.) Ma douleur fut déchirante, je craignais d'y succomber, et pour y faire diversion, ayant d'ailleurs une fort jolie fortune, je choisis cette fois mon dernier, M. Rimblot, commis-voyageur, âgé de vingt-cinq ans; mais je n'ai pas besoin de vous dire qu'avant de l'épouser je fis faire une consultation de médecins... on ne perd pas ainsi deux maris en si peu de temps sans devenir circonspecte! On me répondit qu'il jouissait de la meilleure santé... (Elle pleure.) une poitrine excellente, un estomac d'autruche! il était destiné à devenir centenaire. Je me voyais déjà au comble du bonheur, entourant mon époux des soins les plus tendres; mais ma fatale destinée en avait décidé autrement!... Le lendemain des noces...

KARL.

Il était mort?

* Karl, madame Rimblot, Marianne.

MADAME RIMBLOT.

Si ce n'était que cela, monsieur ! j'aurais pu me remarier au moins. Il était parti... parti pour ne plus revenir ! et ce qu'il y a de plus affreux pour moi, c'est que c'était par excès d'amour ! Oui, monsieur, il me l'a écrit lui-même dans une lettre que je porte toujours avec moi... (Elle la tire de sa poche et lit.) « Je ne puis pas supporter un bonheur pareil, ma bonne » amie, je crains de faire comme les deux autres... j'aime » mieux me priver de ta présence afin de pouvoir t'aimer » plus longtemps. »

MARIANNE, à la table.

Ce que vous ne dites pas, ma pauvre madame Rimblot, c'est qu'il a emporté avec lui tous vos bijoux.

MADAME RIMBLOT.

C'est parce qu'ils venaient de moi.

KARL.

Oh ! sans doute; mais comment pensez-vous à vous remarier, si ce dernier n'est pas mort?

MADAME RIMBLOT, vivement.

Il y a trente ans que je ne l'ai vu, monsieur !

KARL, riant.

Oui, je comprends, il y a prescription.

MADAME RIMBLOT.

C'est cela.

MARIANNE, venant en scène.

C'est à merveille ; mais, ma chère madame Rimblot, si vous parlez toujours, tantôt de vous, tantôt de vos maris, nous n'en finirons jamais, et vous savez que nous avons à faire encore trois lieues; descendez donc pour voir si le voiturin est en état de partir ; et, pendant ce temps, je m'entendrai avec monsieur sur les moyens à prendre pour empêcher le mariage de Nina.

MADAME RIMBLOT.

Je m'en vais, mademoiselle... vous savez que je fais tout ce que vous voulez... mais ne vous étonnez pas si je me laisse aller au plaisir douloureux d'entretenir monsieur des maris que j'ai tant aimés... et que j'ai si peu connus !...

Elle sort.

SCÈNE IV

MARIANNE, KARL, qui a suivi madame Rimblot jusqu'à la porte du fond, revient en scène.

MARIANNE, allant s'asseoir à gauche dans le grand fauteuil.

C'est une bonne femme, un peu ridicule, qui m'impatiente souvent, et que je ne renverrai jamais parce que je sais qu'elle ne pourrait jamais se placer ailleurs.

KARL, debout près d'elle.

Vous êtes bonne.

MARIANNE.

Oui, bonne et vive, comme ma pauvre mère.

KARL.

Vous l'avez perdue de bonne heure?

MARIANNE.

A cinq ans nous étions en deuil, ma sœur et moi ; mon père et ma mère étaient morts dans une traversée.

KARL.

Votre oncle prit soin de vous?

MARIANNE.

L'excellent homme! il recueillit chez lui les jeunes orphelines, et, malgré son grand âge, qui pouvait lui faire craindre notre turbulence, jamais il ne voulut consentir à nous mettre en pension. Aussi, quoi qu'il arrive, jamais je ne voudrais le quitter ou lui causer le moindre chagrin.

KARL.

Votre sœur a-t-elle le même caractère que vous?

MARIANNE.

Elle! elle est aussi douce que je suis vive, aussi tranquille que je suis emportée, et je ne lui ai jamais connu une opinion, si ce n'est depuis qu'elle aime votre frère.

KARL.

Est-ce qu'il vous déplaît, mon frère?

MARIANNE.

Mon Dieu, non; mais quelque aimable qu'il puisse être, je ne comprends pas qu'elle lui sacrifie le plus grand bien de tous, la liberté.

KARL.

Que cela me fait plaisir de vous entendre parler ainsi! mais où donc avez-vous puisé des idées si justes?

MARIANNE, se levant.

Dans les romans français; et puis, l'hiver, quand nous allons dans le monde, j'écoute, je regarde autour de moi, et je vois partout de mauvais ménages, partout des maris ironiques... Dernièrement, la comtesse Schomberg disait encore que son mari l'empêchait de mettre des robes décolletées! Comme cela me plairait à moi! ce sont justement les robes décolletées qui me vont le mieux. Il y en a d'autres qui les empêchent d'aller au bal, au spectacle; qui leur défendent de lire des romans, qui les enferment toute l'année dans leur vieux château.

KARL.

Avouez qu'il y en a beaucoup aussi qui font toutes les volontés de leurs femmes.

MARIANNE.

Oh! pour ceux-là, ils sont si ennuyeux, si ennuyeux, que j'aimerais mieux être battue que de vivre avec eux.

KARL.

Et les femmes! quelle prétention! quelle exigence! quelle dépense pour leur toilette! comme elles ruinent et trompent leurs maris! que de caprices sans cesse renaissants, que de feintes maladies!

MARIANNE.

Oui, mais il y en a beaucoup qui obéissent aveuglément à leurs maris.

KARL.

Celles-là sont si sottes, que je bâille rien que d'y penser!

Le beau plaisir, de vivre avec une femme qui ne sait que compter avec sa cuisinière ou tricoter!

MARIANNE.

Vous avez raison ; quant à moi, si je m'étais mariée, je ne me serais pas bornée seulement à bien tenir mon ménage, j'aurais voulu m'instruire assez pour que mon mari ne cherchât point d'autre ami, d'autre compagnon que moi.

KARL.

Moi, au lieu de traiter ma femme comme une inférieure, j'aurais eu en elle la plus grande confiance, je me serais fait un plaisir d'étendre le cercle de ses connaissances et de la rendre chaque jour plus digne d'aimer et d'être aimée.

MARIANNE.

C'est étonnant comme nous nous entendons!

KARL.

Oui, voilà ce que j'aurais été ; mais, dussé-je trouver la femme qui réaliserait l'idéal que je me suis formé, je ne l'épouserais pas.

MARIANNE.

Dussé-je être demandée par le modèle des maris, je le refuserais!

KARL.

Le mariage détruit l'amour!

MARIANNE.

Il enlève toutes les illusions!

KARL.

Avec lui, on est vieux avant l'âge!

MARIANNE.

On a mille soucis!

KARL.

On se querelle!

MARIANNE.

On s'ennuie!

KARL.

On se trompe!

MARIANNE.

Tandis que si l'on ne se promet rien...

KARL.

On est sûr de tenir ses promesses.

MARIANNE.

Voilà. Au lieu de s'aimer d'amour, il vaut mieux s'aimer d'amitié, cela dure plus longtemps.

KARL.

Ah! l'amitié d'homme à femme, il n'y a rien de plus doux!

MARIANNE.

Oui, on le dit.

KARL.

Qui nous empêche d'essayer? Marianne, puisque nous avons les mêmes goûts, les mêmes idées, les mêmes antipathies, voulez-vous être ma sœur?

MARIANNE, se tournant vers lui, et lui tendant les mains un peu cavalièrement.

Oui, mon frère Karl.

KARL, lui serrant les mains.

Ah! quel ange Dieu m'a envoyé pour le jour de Noël!

MARIANNE.

Ce jour-là, les amis se font des présents, et, puisque nous sommes amis... (Elle détache une petite croix qu'elle porte au cou.) Tenez, Karl, prenez cette croix, elle vous portera bonheur.

KARL.

Merci!... je ne la quitterai plus! (Avec émotion.) Ah! vous ne dites, vous ne faites rien comme les autres! Cet abandon, cette confiance... Ah! Marianne! que pourrais-je vous donner, moi, pour le bonheur que vous me faites éprouver?... Ah! tenez!... (Il va prendre un volume richement relié sur une petite table, au fond, devant la bibliothèque.) Tenez... cette Bible, elle vient de ma mère, souvent elle m'a dit que dans les moments d'indécision, elle l'ouvrait au hasard, et que toujours elle y a trouvé des avertissements salutaires.

MARIANNE, *prenant le livre.*

Eh bien!... je ferai comme elle... entendez-vous, Karl? — Ah! que je suis contente d'être venue!

KARL.

Vous reviendrez encore?...

MARIANNE.

Oh! non; cela pourrait se savoir, et cela ferait de la peine à mon oncle, parce qu'il n'est pas du tout dans les idées nouvelles; il dirait : si vous voulez être ensemble, mariez-vous.

KARL.

Oui, mariez-vous, c'est le grand mot! Eh bien! non; sans nous marier, nous saurons nous arranger une existence très-agréable; d'abord, moi, j'adore les voyages.

MARIANNE.

Moi aussi!

KARL.

Nous voyagerons.

MARIANNE.

Impossible! mon oncle ne sort pas de sa chambre, et nous ne pouvons pas, sans lui...

KARL.

Ah!... nous ne pouvons pas... Eh bien! nous irons au bal, vous valserez toujours avec moi.

MARIANNE.

Oh! non... car mon oncle dit que les jeunes filles ne doivent pas valser.

KARL.

Ah!... les jeunes filles... Eh bien! nous lirons ensemble nos livres favoris, j'irai vous voir tous les jours!

MARIANNE.

Non, pas tous les jours, car mon oncle...

KARL.

Vous refusez tout ce que je vous propose...

MARIANNE.

Mais vous ne me proposez que des choses impossibles.

KARL.

Dites plutôt qu'elles vous déplaisent!

MARIANNE.

Mais non, ce n'est pas à moi, c'est à mon oncle, qui dirait que vous éloignez les prétendants.

KARL.

Tiens, mais... c'est bien ce que j'espère; car vous comprenez bien, et quoiqu'on n'ait que de l'amitié, que, s'il me fallait toujours voir un tiers entre nous, tout le charme serait détruit.

MARIANNE.

Ils sont si ennuyeux, ces amoureux!... ils poussent des soupirs... ils vous font des compliments à perte de vue; l'autre jour, j'ai laissé tomber une fleur de mon corsage, aussitôt le comte de Stolberg s'est empressé de la ramasser et de la placer sur son cœur! ça m'a donné une envie de rire!...

KARL.

Vous avez raison, ces manières-là sont ridicules!... qu'est-ce que ça prouve?

MARIANNE.

Et puis, ils m'offrent le bras à la promenade, ils me demandent la permission de chanter avec moi.

KARL.

Et votre oncle souffre tout cela?

MARIANNE.

Il en est enchanté!

KARL.

Il a un drôle de caractère, votre oncle.

MARIANNE.

Mais puisqu'il voudrait me marier.

KARL.

Ça ne fait rien; ce n'est pas une raison pour tolérer des libertés aussi... déplacées... Mais enfin, vous les refusez tous?

MARIANNE.

Certainement. C'est comme un fait exprès; je connais plusieurs de mes amies qui meurent d'envie de se marier, et que personne ne demande; et moi, qui ne le veux pas, je refuse tous les jours les plus beaux partis; avant-hier encore, j'ai refusé la main d'un magnat hongrois, qui avait je ne sais combien de moutons et encore plus de paysans.

KARL.

Vous le regrettez peut-être?...

MARIANNE.

Quelle idée! je n'y pense pas du tout?... Il y avait quelqu'un qui me plaisait davantage... qui me plaisait tant, même, que ma sœur disait que c'était de l'amour... Je puis bien vous dire ça, puisque vous êtes mon ami...

KARL, d'un air contraint.

Sans doute... et votre confiance me fait le plus grand plaisir.

MARIANNE, remarquant son trouble.

Comme vous dites ça drôlement!... est-ce que vous êtes malade?...

KARL, embarrassé.

Moi?... du tout... je crois que c'est la faim...

MARIANNE, riant.

Ça n'est guère sentimental!...

KARL, avec un sourire forcé.

Oh!... entre amis...

MARIANNE.

Mais je vous comprends mieux que vous ne pensez, moi, qui n'ai pas mangé depuis ce matin.

KARL, vivement.

Eh bien! qui nous empêche, en attendant votre gouver-

nante, de faire un déjeuner de garçons, de camarades? J'ai ici tout ce qu'il me faut.

MARIANNE, gaiement.

Oui, c'est cela! voilà une excellente idée! Il suffit d'ailleurs que ce ne soit pas dans les usages reçus pour que cela m'amuse. (En parlant, elle enlève l'album qu'elle pose sur la petite table au fond, et y prend une serviette qu'elle met sur la table, pendant que Karl, ouvrant la porte de gauche, rapporte un plateau sur lequel le couvert est dressé, et le pose sur la table.) Pendant ce temps-là, je vous raconterai l'histoire de mon autre futur *...

KARL, d'un air presque boudeur, et s'appuyant sur la table, de façon à être vis-à-vis de Marianne, qui est de l'autre côté.

Vous y tenez beaucoup?

MARIANNE.

Si vous étiez mon amoureux, cela pourrait vous contrarier; mais vous n'êtes que mon ami.

Elle s'assied.

KARL, s'asseyant.

C'est vrai! je vous écoute,

Il commence à servir, sans faire attention à ce qu'elle dit.

MARIANNE.

Il y avait une fois... faut-il commencer comme ça?

KARL, avec une indifférence affectée.

Comme vous voudrez.

MARIANNE s'arrête, remarquant la presque brusquerie de sa réponse.

Je ne sais comment cela se fait... mais cela me semble à présent si insignifiant, que je ne m'en souviens seulement pas.

KARL.

Ah bien! moi, votre récit, qui commençait comme les contes des fées, m'a fait souvenir d'une de mes cousines, à qui j'en racontais toujours, quand elle était petite, et que j'ai trouvée bien jolie l'autre jour, quand je l'ai rencontrée.

* Karl, Marianne.

MARIANNE, cherchant à déguiser un sentiment de dépit.

Tenez, voulez-vous que je vous dise, Karl? vous n'avez pas de caractère, vous vous marierez.

KARL.

Moi?

MARIANNE.

Oui, vous épouserez votre cousine... (Avec mélancolie.) Si vous l'aimez... c'est bien naturel.

KARL, toujours occupé du service du déjeuner.

Non, je ne l'épouserai pas, et par une bonne raison.

MARIANNE.

Laquelle?

KARL.

C'est qu'elle est mariée.

MARIANNE, ne pouvant maîtriser un mouvement de joie, et se levant.

Ah!... c'est différent!

Elle s'arrête, émue.

KARL, levant la tête, remarque son trouble, et se lève.

Qu'avez-vous? Mais vous êtes souffrante, Marianne?... Vous avez rougi et pâli...

MARIANNE, cherchant un prétexte et montrant la cheminée.

Non..., rien..., la chaleur...

KARL, allant à elle et la soutenant.

Amie, mettez-vous plus loin... (Il la fait passer à gauche.) Là... dans ce grand fauteuil... ce tabouret sous vos pieds... Et puis... (Il se retourne et prépare avec empressement un verre d'eau.) ce verre d'eau sucrée..., buvez... lentement, bien lentement... Là!... êtes-vous mieux?

MARIANNE, lui souriant et lui rendant le verre.

Oui... très-bien.

KARL, avec expression.

Personne ne s'y asseyera plus, sur ce fauteuil-là! entendez-vous, Marianne? Et cette petite chambre, comme je vais l'aimer à présent!

MARIANNE, *avec un sourire gracieux.*

J'ai donc bien fait de venir?

KARL, *avec chaleur.*

Vous le demandez, Marianne? J'étais seul, ennuyé, triste, et, grâce à vous, tout est changé! Je vais retrouver mon frère!

MARIANNE.

Au fait, parlons un peu de cela; madame Rimblot va revenir, et nous ne serons convenus de rien. (*Karl prend une chaise et se place près de Marianne, entre elle et le guéridon sur lequel est le verre d'eau* *.) Vous parlerez donc à votre frère; vous lui direz que je mourrai de chagrin s'il m'enlève ma sœur.

KARL.

Sans doute, mais je prévois sa réponse; il me dira : Pourquoi ne viendrait-elle pas avec nous?

MARIANNE.

Ce serait bien amusant! Figurez-vous qu'ils se parlent bas et qu'ils ne me disent rien. On voit qu'ils meurent d'envie d'être seuls ensemble... vous avouerez que c'est très-malhonnête.

KARL.

Sans doute, et pourtant je les comprends; car moi, qui ne suis que votre ami.... je suis bien plus heureux à présent que quand votre gouvernante était là.

MARIANNE.

Et puis, il lui prend la main...

KARL, *prenant la main de Marianne qui la retire doucement.*

Comme cela... Mais elle ne la retire pas, sans doute, comme vous me retirez la vôtre...

MARIANNE.

Nous ne sommes pas fiancés.

KARL.

Nous sommes amis.... nous sommes frère et sœur, n'est-ce

* Karl, Marianne.

pas autant?... Est-ce qu'une sœur ne peut pas donner la main à son frère?

MARIANNE, se levant pour cacher son embarras *.

Il est arrivé quelque chose à madame Rimblot, à coup sûr, elle tarde trop à revenir.

KARL.

Vous avez donc bien hâte de partir?

MARIANNE.

On doit m'attendre au château.

KARL.

Vous disiez que vous ne craigniez rien...

MARIANNE.

Sans doute, le motif qui m'amenait était si pur, si désintéressé...

KARL.

Eh bien! à présent, n'est-ce pas la même chose? que vous reprochez-vous?

MARIANNE.

Rien, et cependant... il me semble que je fais mal...

KARL.

Non, Marianne, vous avez bien fait. Et pourtant, comment vivre à présent sans vous? Vous me dites que je ne pourrai aller au château tous les jours.... Que ferai-je donc, les jours, où je ne vous verrai pas? Je penserai que d'autres vous voient, et cela me fera souffrir..... Je vous le jure, Marianne, cela me fera souffrir.... beaucoup.

MARIANNE, vivement.

Oh! ne craignez rien, dès aujourd'hui, et plutôt que de vous causer la moindre peine, je les congédierai tous impitoyablement.

KARL.

Ah!... (Il porte la main à son cœur et cherche à maîtriser son émotion, Marianne baisse les yeux avec un peu de confusion. — Un silence.) Savez-vous à quoi je pense, Marianne?

* Karl, Marianne.

MARIANNE, *agitée.*

Non... parlez... Moi aussi, j'ai mille idées qui se pressent confusément dans ma tête... et que je ne puis exprimer.

KARL, *timidement.*

Je pense... que vous disiez tout à l'heure que vous ne faisiez jamais que votre volonté, et qu'à présent... vous faites la mienne.

MARIANNE, *émue, avec abandon.*

Et... si c'est ma volonté de faire la vôtre?

KARL, *dans le plus grand trouble.*

Oh! taisez-vous, Marianne, ne me parlez pas ainsi, en me regardant avec ce regard si doux, qu'il me pénètre jusqu'au fond de l'âme!... Marianne!... il y a des choses que vous ne savez pas!...

Il fait quelques pas vers le fond à droite, cherchant à surmonter son émotion.

MARIANNE, *passant à gauche*

Quoi donc?

SCÈNE V

MARIANNE, MARGUERITE, KARL.

MARGUERITE, *portant une grande poupée, ouvrant en entrant.*

Peut-on entrer, mon bon ami? Voilà ma grande poupée... (*S'arrêtant à la vue de Marianne.*) Ah! la dame!...

MARIANNE.

N'aie pas peur, ma petite.

MARGUERITE.

Mon bon ami, est-ce que c'est votre femme?

KARL.

Oui, Marguerite.

MARGUERITE.

Comment donc est-elle venue ici?... Est-ce que c'est Noël qui l'a apportée?

KARL.

Justement, Marguerite, elle est tombée du ciel!

MARGUERITE.

Vous avez donc été bien sage, comme moi?

MARIANNE, attirant Marguerite vers elle, et se baissant à sa hauteur.

Il est donc bien sage, ton bon ami.

MARGUERITE.

Mais oui, madame; et puis il est très-bon pour ma petite mère et mon petit père, car ils disent toujours que sans lui...

KARL.

Tu ennuies madame, Marguerite.

MARGUERITE.

N'est-ce pas, madame, que je ne vous ennuie pas? (Marianne l'embrasse.) Regardez un peu ma fille, comme elle est belle! j'en aurai bien soin, allez! comme ma petite mère a soin de moi.

MARIANNE.

Elle t'aime donc bien?

MARGUERITE.

Oh! oui! et mon petit père aussi; il disait l'autre jour : Toi, petite, je ne te donnerais pas pour cent mille florins. Alors maman s'est approchée de lui et elle l'a embrassé... Et vous, madame, vous n'avez pas de petite fille?

Marianne se relève.

KARL.

Marguerite, je vais te renvoyer... tu es une petite bavarde

MARGUERITE, à Karl.

J'ai donc dit quelque chose de mal?... (A Marianne.) Madame, demandez pardon pour moi à mon bon ami.

MARIANNE.

Karl... qu'est-ce que vous avez?

KARL.

Rien...

MARIANNE, allant s'asseoir sur le grand fauteuil.

Viens sur mes genoux, Marguerite.

MARGUERITE.

Je veux bien! (Elle place sa poupée derrière Marianne, sur le fauteuil.) Tous les soirs, je me mets sur les genoux de maman, comme ça... (Elle s'assied sur les genoux de Marianne.) Dites-moi, madame, l'aimez-vous autant que moi, mon bon ami?

KARL, s'approchant.

Non, Marguerite, elle ne m'aime pas.

MARGUERITE.

Ah! ça n'est pas bien, ça! Voyez-vous, il a l'air triste comme moi, ce matin, quand j'ai vu que la grande poupée n'était pas là!... (A Marianne.) Donnez-moi votre main... (A Karl.) Et vous aussi, mon bon ami!...

Elle réunit les deux mains, puis lève la tête et les regarde.

KARL et MARIANNE.

Chère enfant!...

Ils l'embrassent tous deux, ensemble. Karl, dont le visage a touché celui de Marianne, se relève ému. Marianne cache sa rougeur en donnant de nouvelles caresses à Marguerite.

MARGUERITE.

Tiens, vous avez fait comme papa et maman, vous m'avez embrassée tous les deux à la fois!... (Se touchant le front.) Tiens!... il est tombé une grosse larme sur mon front! (Regardant Marianne puis Karl.) Mon bon ami, elle pleure, la dame, vous lui avez donc fait du chagrin? (Karl se détourne sans répondre.) Madame?... (Marianne cache son visage.) Eh bien! vous ne me parlez plus?... Puisque c'est comme ça, je vais aller jouer avec ma fille!

Elle descend, prend sa poupée, et va jouer dans l'angle droit, au fond, près de la bibliothèque.

KARL, se rapprochant de Marianne, qui se tient le regard baissé.

Ce baiser involontaire donné sur le front de cette enfant, pardonnez-le-moi, Marianne... Mais ce moment, si court, renfermait bien du bonheur! J'ai entrevu en un instant tout ce que l'existence peut donner de joie entre une femme aimée

et un enfant, vivant souvenir de leur amour!... Si vous aviez pu voir, Marianne, combien vous étiez plus belle avec cette petite dans les bras; vous n'étiez plus la jeune fille étourdie de tout à l'heure; votre visage rayonnait d'un sentiment nouveau, et cette larme tombée sur le front de Marguerite semble indiquer...

MARIANNE, se levant.

Taisez-vous, à votre tour... n'augmentez pas le trouble où je suis... J'ai eu tort de venir, je le sens; j'ai commis une grave inconvenance, et si vous osiez me parler d'amour, ce serait m'en punir.

KARL.

Voulez-vous que je donne le froid nom d'amitié à ce sentiment qui bouleverse, à ce culte que je vous ai voué pour la vie!...

MARIANNE.

S'il en est ainsi, nous ne devons pas nous revoir!

KARL.

Ne pas nous revoir, Marianne! après une journée pareille!... (Avec désespoir.) Ah! je m'étais trompé en croyant que votre cœur battait à l'unisson du mien!

Il s'assied près de la table, et se cache la tête dans ses mains.

MARGUERITE, revenant en scène *.

Là!... voilà mon bon ami qui pleure à présent!... (A Marianne.) Si c'est vous qui lui faites de la peine, c'est très-vilain. (Allant à Karl, et se haussant sur la pointe des pieds pour tâcher de lui passer les bras autour du cou.) Noël n'est pas gentil, mon Karl, de t'avoir donné une si méchante femme! faire pleurer mon bon ami!... Ne pleure pas, va, je t'en irai chercher une autre, moi!...

KARL, se débarrassant doucement.

Je n'en veux pas d'autre, Marguerite.

MARGUERITE.

Mais, mon bon ami, si vous pleurez toujours, ça vous fera mourir... Vous vous êtes disputés?... (Elle prend le milieu de la

* Marianne, Marguerite, Karl.

scène, et les regarde alternativement.) Ah ! le bon Dieu ne veut pas ça !...

Elle retourne au fond prendre sa poupée.

MARIANNE, frappée d'une idée.

Dieu !... Écoutez, Karl, le livre que vous m'avez donné, et que votre mère consultait dans les circonstances difficiles, je veux l'ouvrir, et ce qu'il dira...

KARL, prenant la Bible sur la cheminée, et la lui donnant avec crainte.

Prenez garde... Marianne !...

MARIANNE.

Le sort en est jeté. (Appelant Marguerite et allant s'asseoir sur le grand fauteuil.) Marguerite, sais-tu lire ?

MARGUERITE, venant à elle, et tenant sa poupée.

Oui, madame, et ma fille aussi ; vous allez voir !

KARL *.

Marianne, ce n'est qu'un enfan illage, et pourtant mon cœur bat !... (A Marguerite.) Ouvre au hasard.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est que ça, le hasard, mon bon ami ?

MARIANNE.

Ce n'est rien, Marguerite, ton bon ami s'est trompé : il n'y a pas de hasard, il n'y a qu'un Dieu, et tu es un petit ange. (Elle l'embrasse et lui présente la Bible qu'elle tient fermée sur ses genoux.) Ouvre le livre où tu voudras, et lis.

MARGUERITE, ouvrant le livre.

Oh ! là, où il y a ce beau signet rouge. Ce n'est pas moi qui vais lire, c'est la poupée. (Elle prend la main de la poupée et s'en sert pour suivre ce qu'elle lit.) « La femme quittera son père et sa mère » pour s'attacher à son mari. » A-t-elle bien lu, la poupée ?

KARL, qui, pendant cette lecture, s'est agenouillé près de Marianne et de Marguerite.

Ah ! si bien, que s'il le faut... je brûlerai tous les livres pour garder celui-là... (Prenant la Bible et se relevant, il passe à droite et dit Merci, Marguerite. (Levant les yeux au ciel.) Merci, ma mère !

* Karl, Marguerite, Marianne.

SCÈNE VI

MARIANNE, MARGUERITE, MADAME RIMBLOT, KARL.

MADAME RIMBLOT, entrant précipitamment par le fond. *

Ah! mademoiselle! mademoiselle!... Je vous ai fait bien attendre, n'est-ce pas? Mais c'est un événement.. je ne me sens pas de joie...

KARL.

Vous allez vous marier?

MADAME RIMBLOT.

J'ai retrouvé mon mari!...

KARL.

Lequel?

MADAME RIMBLOT. **

Le dernier... le deuxième... Non, c'est-à-dire, le troisième... Je ne sais plus ce que je dis; je suis si heureuse et si essoufflée... Figurez-vous que j'allais à la recherche d'un voiturin, lorsque je reçois un coup de coude qui me fait tomber à la renverse... Et savez-vous qui est-ce qui me l'avait donné? C'était mon mari... J'en ai encore un noir, mais je ne le regrette pas... Il ne me reconnaissait pas... mais moi.. je l'ai reconnu... Et quand je lui ai appris que j'étais gouvernante au château, et que je lui ai parlé de la rente viagère que mademoiselle doit me faire, il m'a embrassée, en me disant : Ma chère femme, nous ne nous quitterons plus jamais.

KARL.

La rente viagère... je la double, ma chère madame Rimblot.

MADAME RIMBLOT.

Comment donc cela?

* Marianne, Marguerite, madame Rimblot, Karl.

** Marguerite, Marianne, Karl, madame Rimblot.

KARL.

Nous sommes de votre bord ; nous nous marions, n'est-ce pas, Marianne?

Il passe près de Marianne qui lui tend la main.

MARIANNE.

Ah ! Karl, qui nous aurait dit ce matin...

MADAME RIMBLOT.

Cela prouve la vérite de ce proverbe français : « Il ne faut pas dire : *Fontaine, je ne boirai pas de ton eau !* »

FIN

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC